

## **Discours de Mme Hélène Waysbord, représentant le Ministre de l'Education nationale Cérémonie de Yom Ha Shoah du 20 avril 2009 – Mémorial de la Shoah, Paris**

La cérémonie qui nous réunit aujourd'hui existe depuis 19 ans, à l'initiative du rabbin Daniel Fahri que je remercie de m'avoir invitée à prendre la parole, ainsi que le Président du Mémorial qui nous accueille Eric de Rothschild.

Les rituels s'ils sont portés par une conviction partagée ont une importance qu'on sous estime parfois dans la vie d'une collectivité. Les anciens Athéniens célébraient dans de grandes cérémonies leurs athlètes et c'était un temps fort de la démocratie. Nous célébrons ici la mémoire des disparus, les 75000 juifs de France arrêtés et exterminés à Auschwitz, identifiés grâce au travail inestimable de Serge Klarsfeld. Les disparus, adultes, vieillards, enfants, sont eux aussi des héros, porteurs des valeurs de la démocratie, eux qui furent exterminés pour le seul fait d'être juif.

Pendant 24 heures, sans interruption, les noms d'une partie des victimes des convois partis de Drancy vont être rappelés. La durée nécessaire à l'énoncé des noms dit à elle seule, le rythme de la machine de mort mise en place dans les camps d'extermination. En France, 11000 enfants, 75000 juifs, 6 millions dans le monde, combien de temps serait nécessaire si l'on voulait les redire tous à la suite ? Ce serait plus que des Olympiades de la mémoire.

Quels mots peuvent se confronter à la liste des noms ? Chaque jour ici même, dans la cour devant le mur, les regards qui cherchent, les doigts pointés, les larmes, disent l'émotion intarissable dans le souvenir du massacre qui a privé tant de familles, qui a privé la famille Humanité. Le risque est de rester sans voix face à la force de la liste immense qu'on ne peut rappeler en une seule célébration. Mais il faut donner voix à ceux dont la vie fut interrompue. Pour mesurer la perte, je rappellerai ici le mot d'un grand romancier allemand, Theodor Fontane, mort à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. A près de 60 ans Il écrit à son éditeur « *Je ne fais que commencer, rien n'est derrière moi, tout est devant moi.* » et il donnera ensuite ses chefs d'œuvre. Pensons à Walter Benjamin, à Marc Bloch, à Robert Desnos, le résistant, ami des juifs et tant d'autres.

Les noms gravés sur le mur sont fondateurs, pour rappeler encore et encore le désastre où s'est abîmée jusqu'à la notion d'humanité. Tous les disparus, les enfants parmi eux, sont devenus des patriarches de notre mémoire. Tous vivent de notre remémoration, de plus en plus quand les temps s'éloignent. Nous savons, nous dont des parents furent exterminés, à quel point le souvenir se concentre sur cette période, à quel point il est vif par un étrange paradoxe qui fait du lointain, le proche, lorsque d'enfants sauvés que nous étions, nous sommes devenus avec le temps, les parents de ceux qui nous avaient fait naître et avaient pour mission de nous protéger. Les rôles sont inversés et nous avons à le faire comprendre maintenant à la jeunesse d'aujourd'hui, à leur transmettre cette filiation paternité.

Pensons un moment à l'acte que nous allons accomplir au cours des 24 heures qui vont suivre. Dire les noms. Quel en est le sens ? Quel est le pouvoir du nom ? Il enclôt tant de choses en lui si l'on y réfléchit. Il porte trace de la lignée, fils d'un tel, petit fils, oui j'ai bien connu son oncle, j'étais en classe avec sa cousine... Tout le réseau familial d'un monde disparu peut surgir au hasard d'une rencontre, de conversations. Le nom choisi, c'est aussi le rêve des parents, avant l'arrivée même de l'enfant, la figure dont ils le revêtent pour entrer dans le monde et s'y accomplir. Vêtement imaginaire qui pèse fort sur l'existence, et d'une certaine façon la détermine.

Au plan collectif, les noms disent les aspirations et les fantasmes d'une époque. On sait qu'il y a des modes qui renvoient à des modèles de société, d'accomplissement voulu.

Disant les noms, des images se lèvent en nous, différentes pour chacun et la somme des pensées particulières constitue les facettes de vies que nous renouvelons ainsi par notre acte. C'est une vie poursuivie dans le monde d'aujourd'hui pour ceux qui furent privés de celle qui leur avait été donnée.

Je terminerai en évoquant plus particulièrement les enfants. J'y ai particulièrement réfléchi dans les responsabilités qui m'ont été confiées, à Izieu, au Ministère de l'Education nationale, responsabilités que j'exerce en accord profond à mon histoire personnelle. Les enfants... Le thème retenu par la revue du mouvement libéral juif de France est celui des maisons d'enfants dans la tourmente. Parmi les juifs exterminés ils incarnent la pure innocence et disent de ce fait même la barbarie de qui les tuait sans qu'il soit besoin d'autre commentaire. Ainsi l'exemple des 44 enfants d'Izieu et de leurs éducateurs arrêtés et déportés sur ordre de Barbie le 6 avril 1944 quand les combats faisaient rage dans les maquis alentour et que tout était perdu pour le 3<sup>ème</sup> Reich. Pourquoi eux, les enfants ? Le ressort de l'extermination est là.

Etant donné la distance qui nous sépare des événements et l'évolution du monde, le Ministère de l'Education nationale recommande pour faire comprendre la Shoah aux élèves du primaire de partir des noms d'enfants, des récits, des portraits. En un mot, d'incarner une histoire incompréhensible et de construire à partir de là une première vision historique destinée à être approfondie par la suite au collège et au lycée. Les grandes institutions impliquées par l'enseignement ont travaillé sous ma responsabilité dans la mission qui m'était confiée pour produire une brochure. Elle apporte des ressources pour le travail dans les classes et suggère les axes essentiels pour traiter du sujet. L'accueil a été, je crois, très positif.

Dans cette affaire, on a craint à tort un processus d'identification qui pèserait trop lourdement sur l'apprentissage de jeunes enfants. Il ne s'agit pas de cela. Regarder un portrait, lire un récit est une source d'émotion. Les émotions sont universelles : la peur, la joie, la douleur de la séparation. Elles sont un coefficient d'humanité propre à tous, l'enfant de la savane, l'adolescent dans la guerre, partout l'enfant humilié, discriminé. Il ne s'agit pas d'identification, mais de partage -je souligne le mot partage- et comment pourrait-on comprendre autrement, surtout s'il faut avoir la mémoire de ceux dont on ne se souvient pas, ce qui justement nous rassemble aujourd'hui ?

Hélène WAYSBORD  
Présidente de la Maison d'Izieu